



BENOUVILLE

un chef-d'œuvre de Claude-Nicolas Ledoux

CALVADOS



*ci-dessus : la façade sud du château (cl. Patrick Rougreau)
en page I de couverture, le corps central de la façade sud (cl. J. Pougheol)
des armoiries (bûchées) encadrées de figures féminines tiennent lieu de fronton*



*chiffres entrelacés B (Bénouville) et L (Livry) aux angles
du grand escalier (cl. P. Rougereau)*

couverture IV : l'une des grilles du château (cl. Y. Le Clerc)

TABLE DES MATIERES

<i>Avant-propos, par Michel d'Ornano</i>	p. 5
<i>Bénouville et son château dans l'histoire, par Ch.-H. Lerch et Mireille Lamarque</i>	p. 7
<i>L'ancien château et le nouveau projet, par Ch.-H. Lerch et Mireille Lamarque</i>	p. 7
<i>Les vicissitudes de Bénouville, par Ch.-H. Lerch et Mireille Lamarque</i>	p. 15
<i>Le château de Bénouville dans l'art du XVIII^e siècle, par Yves Lescroart</i>	p. 16
<i>La restauration de Bénouville, par Georges Duval</i>	p. 22

PHOTOS ET DOCUMENTS

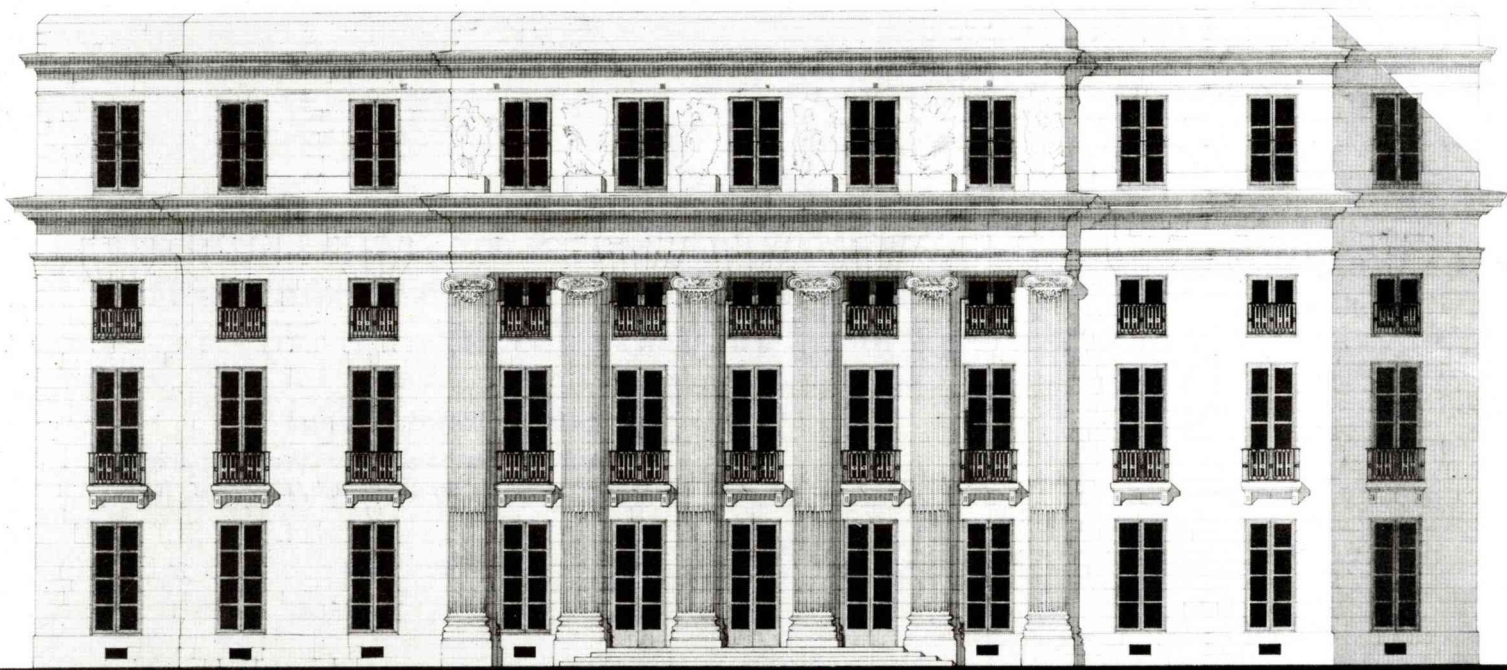
<i>Archives du Calvados</i> : 7 g.
<i>Archives des Monuments Historiques</i> : 15 haut.
<i>Bibliothèque Municipale de Caen</i> : 3, 21.
<i>Georges Duval</i> : 2, 14.
<i>Yves Leclerc</i> : 4, 10, 11, 12, 17, 19, 20, 22 dr., couverture IV.
<i>Musée Carnavalet</i> : 8 haut.
<i>François Pougheol</i> : 8 bas.
<i>Jacques Pougheol</i> : couverture I, 7 dr., 13, 15 bas, 18.
<i>Patrick Rougereau</i> : couverture II, 6, 9, 22 g., 23, couverture III.
<i>Maquette J. Pougheol - Composition, impression et façonnage Imprimerie Lafond, Caen. Dépôt légal n° 941 - 3^e trimestre 1986.</i>



L'architecture est à la maçonnerie ce que la poésie est aux belles-lettres ; c'est l'enthousiasme dramatique du métier ; on n'en peut parler qu'avec exaltation.

Claude-Nicolas Ledoux

L'architecture considérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation, 1804.



*la façade nord du château, élévation par Georges Duval
le corps central, à peine saillant, est souligné par des pilastres d'ordre colossal. Sur l'attique, trophées
le cul-de-lampe de la page ci-contre est extrait du carnet de notes de l'architecte caennais Gilet
qui travailla à Bénouville à partir de 1778 (bibl. mun. de Caen). Peut être un dessin d'entrée de serrure
en page 4, l'une des figures féminines du fronton de la façade sud (cl. Yves Le Clerc)*

Le Château de Bénouville, chef-d'œuvre de Claude-Nicolas Ledoux, Architecte du Roi, membre de l'Académie Royale d'Architecture, a été acheté par le Département en 1927.

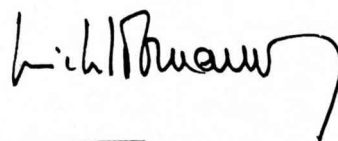
Lors de la création des Chambres Régionales des Comptes, il est apparu qu'il pourrait, après complète restauration, abriter celle de Basse-Normandie ; mais il fallait d'abord assurer l'accueil, à Graye-sur-Mer et à Caen, des enfants et adolescents qui y étaient hébergés.

Cela fait, le sauvetage du Château de Bénouville a pu commencer. Il est maintenant achevé et l'on peut de nouveau admirer ses imposantes façades redevenues blanches et l'exceptionnel escalier qui fait sa célébrité.

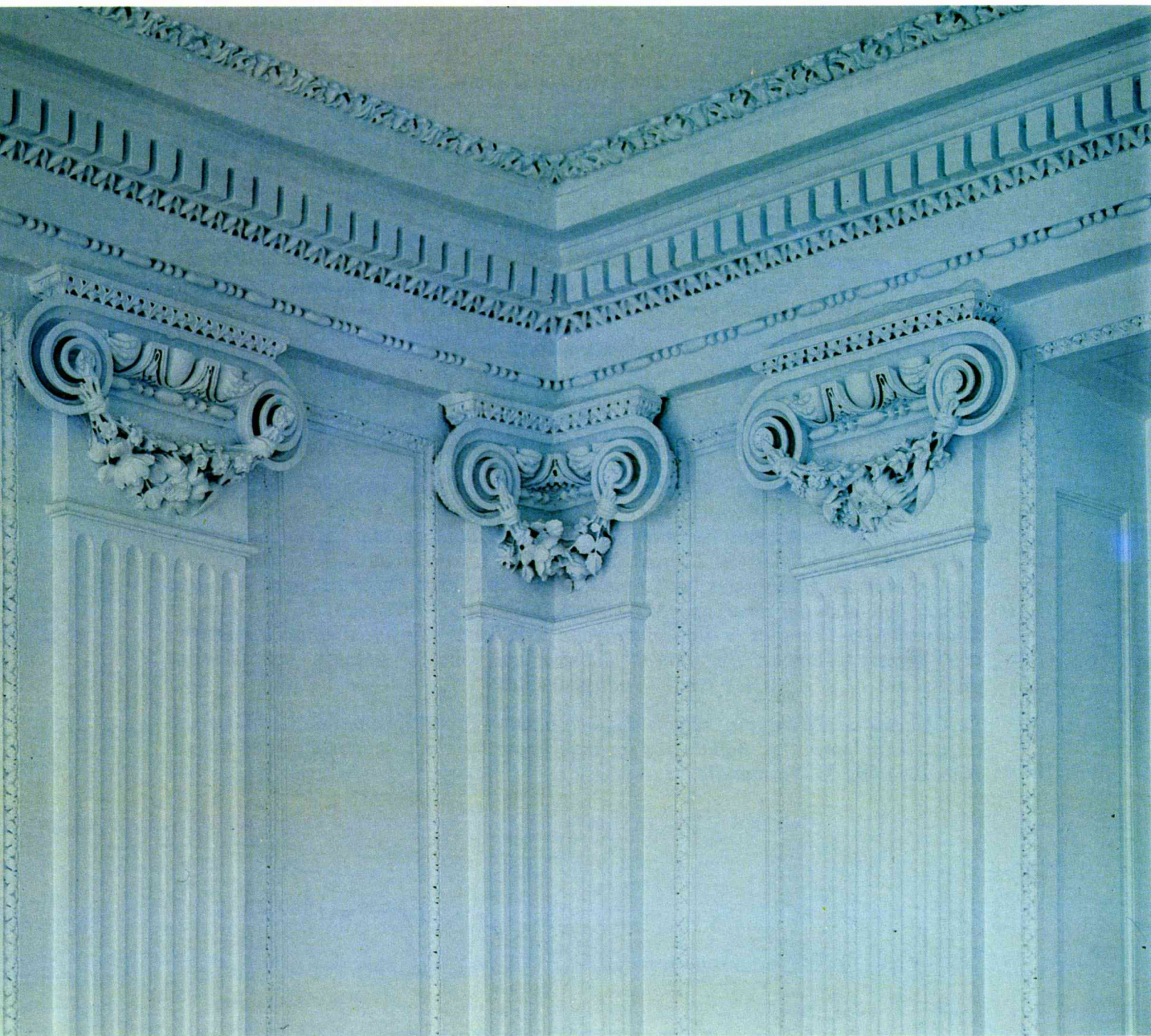
Après la restauration de l'Abbaye-aux-Dames par le Conseil Régional, c'est, dans le Calvados, un second monument prestigieux qui est sauvé. Les étrangers ne s'y trompent pas, qui au Japon, aux Etats-Unis, sans parler de l'Europe, ont reconnu dans Claude-Nicolas Ledoux un précurseur visionnaire dont les Salines Royales d'Arc-et-Senans manifestent l'immense talent d'avant-garde.

Je remercie les artisans de la restauration du Château de Bénouville, notamment M. Georges Duval, Architecte en Chef des Bâtiments Civils et des Palais Nationaux, les personnels des entreprises qui ont accompli un travail admirable, les services techniques du Conseil Général. Je remercie aussi les responsables des Monuments Historiques, parisiens et régionaux, sans l'aide desquels le projet n'aurait pu aboutir, ainsi que M. Limouzin-Lamothe, Président de la Chambre Régionale des Comptes et fin connaisseur de Ledoux. Enfin, mes remerciements vont à mes collègues du Conseil Général qui ont su prendre les décisions nécessaires et dégager les crédits indispensables.

Le Château de Bénouville, rétabli dans sa beauté, prend de nouveau la place qui est la sienne parmi les monuments les plus importants non seulement du Calvados mais de toute la Normandie.



Michel d'ORNANO
Ancien Ministre
Président du Conseil Général
du Calvados



LE CHATEAU
DE
BENOUVILLE

Avant-propos par Michel d'Ornano
Ancien Ministre, Président du Conseil Général du Calvados

textes de Charles-Henri Lerch, Directeur des Archives du Calvados
Georges Duval, Architecte en Chef des Monuments Historiques
Yves Lescroart, Conservateur régional des Monuments Historiques
Mireille Lamarque, Conservateur aux Archives du Calvados



conception : Jacques Pougheol
photographies : Yves Le Clerc, Jacques et François Pougheol, Patrick Rougereau
avec l'aimable concours du musée Carnavalet
de la conservation régionale des monuments historiques
des archives départementales du Calvados
et de la bibliothèque municipale de Caen



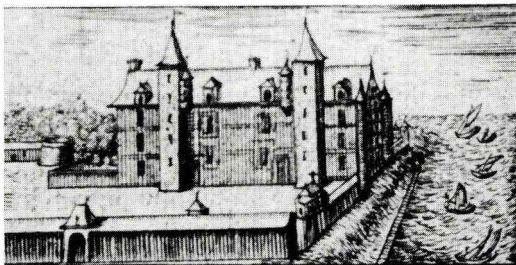
BÉNOUVILLE ET SON CHÂTEAU DANS L'HISTOIRE

L'histoire de la seigneurie de Bénouville peut être suivie régulièrement à partir du XIV^e siècle. Dans ce secteur du nord-ouest de Caen, limité par la rivière de l'Orne et l'embouchure de la Seulles, prolongée par la Mue, son affluent, la famille Panthou se maintient sur cinq générations à Bénouville, Biéville-sur-Orne, Hermanville et Cairon. Dès 1347, Raoul Panthou est mentionné comme seigneur de Bénouville, de Martigny et Buret. Il semble qu'il ait acquis ce titre par son mariage avec la dame de Bénouville, une certaine Emma. La seigneurie se transmet ensuite à son fils Richard, puis au fils de celui-ci, Jean, écuyer, seigneur de Bénouville et du Buret, époux de Guillemette de Pont-Audemer. Ce dernier acquiert en 1383, pour lui et ses héritiers, 50 sols tournois de rente à percevoir dans la paroisse de Bénouville. Et c'est comme seigneur de Bénouville qu'il se fait envoyer par le vicomte de Caen, en 1419, la copie du sauf-conduit général accordé aux Nobles et non-Nobles de Normandie, par Henri V, se disant roi de France, d'Angleterre et seigneur d'Irlande. A la génération suivante, Hugues Panthou cède, en 1455, une petite part de la seigneurie de Bénouville à son neveu, Jean Le Rebours. Mais c'est son fils, le chevalier Guillaume, qui, ruiné par les services de la guerre, après avoir participé aux campagnes d'Italie, vend le 13 novembre 1501, la seigneurie de Bénouville à Jean Gillain, chevalier, seigneur du Port, ce qui marque la fin des Panthou de Bénouville. La famille Gillain, désormais en possession de la seigneurie de Bénouville, le restera jusqu'en 1760. Ses armoiries sont : de sable, au chevron d'or accompagné d'un croissant d'argent à dextre, d'une étoile d'or à senestre et d'un lion armé et lampassé de gueules en pointe. Sous les Gillain, la seigneurie de Bénouville va s'agrandir. Robert, fils de Jean Gillain, l'acquéreur de Bénouville, obtient en 1515 des religieux de l'Hôtel-Dieu de Caen plusieurs héritages et rentes. Son fils aîné Antoine sera seigneur du Port, de Bénouville, Ségrie et en partie d'Ouistreham, tandis que le cadet Ymar fonde la branche des seigneurs de Barneville. Par une habile politique matrimoniale, l'importance de la famille s'accroît. A la génération suivante, le fils d'Antoine, Florent, qui épouse en 1566 la fille du seigneur de la Roche, est chevalier de l'Ordre du Roi et gentilhomme ordinaire de la Chambre. Au XVIII^e siècle, Antoine de Bénouville est chevalier de Saint-Louis et sous-lieutenant des gendarmes de Bourgogne. Il est le dernier seigneur de Bénouville : son fils mort au service, c'est sa fille Thérèse-Bonne qui devient l'héritière du titre en 1768. Elle a épousé en 1760 François Sanguin, marquis de Livry. Ce sont eux qui décident la construction d'un nouveau château.

L'ANCIEN CHÂTEAU ET LE NOUVEAU PROJET

A la mort de leur père et beau-père Antoine Gillain, les marquis de Livry sont d'avis que le vieux château n'est plus en accord avec leur train de vie. La marquise est une riche héritière et la situation du marquis, chef d'escadre, lui permet d'envisager une nouvelle résidence au goût du jour, c'est-à-dire inspirée de l'antique. Les fouilles de Pompéi ont en effet une influence non négligeable sur l'architecture de l'époque.

Du vieux château, ne subsisteront que quelques fondations, sous la terrasse, la chapelle du XV^e siècle, et une partie des communs. Le vieil et austère édifice, aux allures de forteresse, explicables par sa position stratégique par rapport au littoral et à l'embouchure de l'Orne, sera rasé complètement. Seule une vignette en marge du plan de Caen, par Bignon (1672, Arch. dép. Calvados Fi CPL 1304), permet de s'en faire une idée. Ce que veulent les châtelains de Bénouville, c'est une demeure confortable, plaisante, et surtout « dernier cri ». Pour cela, leur choix d'un architecte est judicieux et éclairé, puisqu'il se fixe sur Claude-Nicolas Ledoux, élève de J.-F. Blondel et L.-F. Trouard.



à gauche l'ancien château de Bénouville, vignette du plan de Caen par Bignon (1672) (Arch. du Calvados)

à droite la chapelle du XV^e siècle, vestige de l'ancien château (cl. J. Pougheol)

page ci-contre : décor de l'un des salons (cl. P. Rougèreau)

Claude-Nicolas Ledoux, fils d'un commerçant champenois, né en 1736 à Dormans (Marne), fit ses études à Paris, au collège de Beauvais où il était boursier. Puis il s'initia au dessin dans l'atelier d'un graveur avant d'entrer à l'école privée d'architecture tenue par Jacques-François Blondel, rue de la Harpe. S'il ne tenta pas le concours de Rome, il reçut du moins les conseils de Louis-François Trouard, qui revenait d'Italie. Il acquit rapidement la maîtrise de son métier. Quoique sans fortune, il sut conquérir les milieux parisiens de la haute finance liée à la noblesse. En 1767, candidat à l'Académie royale d'architecture, il a pour principaux clients Madame de Foucault, le cardinal de Luynes, MM. de Montesquiou, Hocquart de Montfermeil, d'Hallwyl. Il sait intéresser sa clientèle par la présentation de maquettes et s'attache à se faire une réputation. Mais, en début de carrière, il se voit obligé de gagner sa vie en devenant, par l'entremise d'un ami, M. Masson de Courcelles, architecte des Eaux et Forêts, dans le ressort de la maîtrise de Paris : plusieurs fontaines, ponts, églises portent son empreinte. Plus remarquable, la décoration du Café militaire (1762, aujourd'hui au Musée Carnavalet) lui vaut les éloges de Blondel, mais sa réputation fait vite ombrage à cet architecte, qui donne alors le ton à la critique d'un style qui s'éloigne de l'ordonnance classique. C'est le débat entre les ordres superposés, tels que les a utilisés Mansart, et l'ordre colossal, préconisant l'usage des colonnes embrassant les étages, qui tend à se répandre au détriment de la première formule. Or, d'emblée, Ledoux a adopté ce style nouveau, à l'hôtel d'Uzès (le salon a été remonté au Musée Carnavalet), à Maupertuis et à Montfermeil. A propos de l'hôtel d'Uzès, rue Montmartre, reconstruit par Ledoux en 1767, aujourd'hui détruit, Blondel l'accuse d'avoir plagié Leblond et Contant d'Ivry. Ce bâtiment est d'ailleurs intéressant en ce qu'il constitue une sorte de prototype de Bénouville, notamment dans sa façade postérieure. Ledoux n'est pas homme à voir les choses petitement, et son client, le marquis de Livry, se montre de la même trempe.



Bénéficiant de l'appui de Madame du Barry, Ledoux devient Architecte du Roi en 1773 et les commandes affluent. Il est de ceux qui imposent leur style plutôt que de suivre une mode éprouvée, ce qui lui attire à l'envi critiques et jalousies, en particulier celle de Blondel. Admirateur fervent des temples grecs revus par Palladio, il a la conception utopique et philosophique de l'architecture, selon laquelle elle doit apporter un épanouissement à l'homme et à la société, dans un rapport harmonieux avec la nature. Ces idées, l'audace de ses projets parfois irréalisables avec les matériaux de l'époque, ont bien souvent déconcerté ses contemporains, et bon nombre n'ont jamais vu le jour, tandis qu'une partie de ses œuvres ont été détruites, en particulier les Propylées de Paris — ces barrières d'octroi que les travaux de Napoléon III jetèrent presque tous à bas (à l'exception de la rotonde de la Villette, et de la barrière de Denfert-Rochereau) — d'autres restèrent inachevées, telle la « cité industrielle » de la Saline d'Arc-et-Senans. Ce qui subsiste nous permet heureusement d'apprécier le talent de Claude-Nicolas Ledoux et l'aspect précurseur de son architecture, proche souvent des urbanistes modernes.



ci-dessus : portrait de Cl.-N. Ledoux, vers 1782
avec sa fille Adélaïde-Constance
musée Carnavalet

ci-contre : la saline d'Arc et Senans ; la maison du directeur
(cl. Fr. Pougheol)

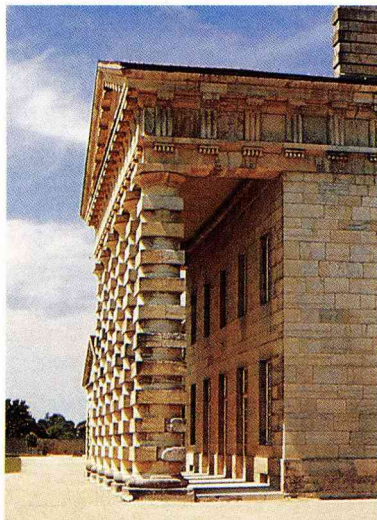
page ci-contre à droite, corps central de la façade sud
du château de Bénouville
(cl. Patrick Rougereau)

double page suivante, colonnade du corps central, détail
(cl. Y. Le Clerc)

Claude-Nicolas Ledoux, fils d'un commerçant champenois, né en 1736 à Dormans (Marne), fit ses études à Paris, au collège de Beauvais où il était boursier. Puis il s'initia au dessin dans l'atelier d'un graveur avant d'entrer à l'école privée d'architecture tenue par Jacques-François Blondel, rue de la Harpe. S'il ne tenta pas le concours de Rome, il reçut du moins les conseils de Louis-François Trouard, qui revenait d'Italie. Il acquit rapidement la maîtrise de son métier. Quoique sans fortune, il sut conquérir les milieux parisiens de la haute finance liée à la noblesse. En 1767, candidat à l'Académie royale d'architecture, il a pour principaux clients Madame de Foucault, le cardinal de Luynes, MM. de Montesquiou, Hocquart de Montfermeil, d'Hallwyl. Il sait intéresser sa clientèle par la présentation de maquettes et s'attache à se faire une réputation. Mais, en début de carrière, il se voit obligé de gagner sa vie en devenant, par l'entremise d'un ami, M. Masson de Courcelles, architecte des Eaux et Forêts, dans le ressort de la maîtrise de Paris : plusieurs fontaines, ponts, églises portent son empreinte. Plus remarquable, la décoration du Café militaire (1762, aujourd'hui au Musée Carnavalet) lui vaut les éloges de Blondel, mais sa réputation fait vite ombre à cet architecte, qui donne alors le ton à la critique d'un style qui s'éloigne de l'ordonnance classique. C'est le débat entre les ordres superposés, tels que les a utilisés Mansart, et l'ordre colossal, préconisant l'usage des colonnes embrassant les étages, qui tend à se répandre au détriment de la première formule. Or, d'emblée, Ledoux a adopté ce style nouveau, à l'hôtel d'Uzès (le salon a été remonté au Musée Carnavalet), à Maupertuis et à Montfermeil. A propos de l'hôtel d'Uzès, rue Montmartre, reconstruit par Ledoux en 1767, aujourd'hui détruit, Blondel l'accuse d'avoir plagié Leblond et Contant d'Ivry. Ce bâtiment est d'ailleurs intéressant en ce qu'il constitue une sorte de prototype de Bénouville, notamment dans sa façade postérieure. Ledoux n'est pas homme à voir les choses petitement, et son client, le marquis de Livry, se montre de la même trempe.



Bénéficiant de l'appui de Madame du Barry, Ledoux devient Architecte du Roi en 1773 et les commandes affluent. Il est de ceux qui imposent leur style plutôt que de suivre une mode éprouvée, ce qui lui attire à l'envi critiques et jalousies, en particulier celle de Blondel. Admirateur fervent des temples grecs revus par Palladio, il a la conception utopique et philosophique de l'architecture, selon laquelle elle doit apporter un épanouissement à l'homme et à la société, dans un rapport harmonieux avec la nature. Ces idées, l'audace de ses projets parfois irréalisables avec les matériaux de l'époque, ont bien souvent déconcerté ses contemporains, et bon nombre n'ont jamais vu le jour, tandis qu'une partie de ses œuvres ont été détruites, en particulier les Propylées de Paris — ces barrières d'octroi que les travaux de Napoléon III jetèrent presque tous à bas (à l'exception de la rotonde de la Villette, et de la barrière de Denfert-Rochereau) — d'autres restèrent inachevées, telle la « cité industrielle » de la Saline d'Arc-et-Senans. Ce qui subsiste nous permet heureusement d'apprécier le talent de Claude-Nicolas Ledoux et l'aspect précurseur de son architecture, proche souvent des urbanistes modernes.



ci-dessus : portrait de Cl.-N. Ledoux, vers 1782
avec sa fille Adélaïde-Constance
musée Carnavalet

ci-contre : la saline d'Arc et Senans ; la maison du directeur
(cl. Fr. Pougheol)

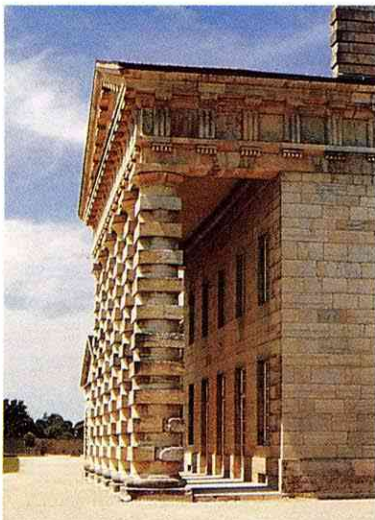
page ci-contre à droite, corps central de la façade sud
du château de Bénouville
(cl. Patrick Rougereau)

double page suivante, colonnade du corps central, détail
(cl. Y. Le Clerc)

Claude-Nicolas Ledoux, fils d'un commerçant champenois, né en 1736 à Dormans (Marne), fit ses études à Paris, au collège de Beauvais où il était boursier. Puis il s'initia au dessin dans l'atelier d'un graveur avant d'entrer à l'école privée d'architecture tenue par Jacques-François Blondel, rue de la Harpe. S'il ne tenta pas le concours de Rome, il reçut du moins les conseils de Louis-François Trouard, qui revenait d'Italie. Il acquit rapidement la maîtrise de son métier. Quoique sans fortune, il sut conquérir les milieux parisiens de la haute finance liée à la noblesse. En 1767, candidat à l'Académie royale d'architecture, il a pour principaux clients Madame de Foucault, le cardinal de Luynes, MM. de Montesquiou, Hocquart de Montfermeil, d'Hallwyl. Il sait intéresser sa clientèle par la présentation de maquettes et s'attache à se faire une réputation. Mais, en début de carrière, il se voit obligé de gagner sa vie en devenant, par l'entremise d'un ami, M. Masson de Courcelles, architecte des Eaux et Forêts, dans le ressort de la maîtrise de Paris : plusieurs fontaines, ponts, églises portent son empreinte. Plus remarquable, la décoration du Café militaire (1762, aujourd'hui au Musée Carnavalet) lui vaut les éloges de Blondel, mais sa réputation fait vite ombre à cet architecte, qui donne alors le ton à la critique d'un style qui s'éloigne de l'ordonnance classique. C'est le débat entre les ordres superposés, tels que les a utilisés Mansart, et l'ordre colossal, préconisant l'usage des colonnes embrassant les étages, qui tend à se répandre au détriment de la première formule. Or, d'emblée, Ledoux a adopté ce style nouveau, à l'hôtel d'Uzès (le salon a été remonté au Musée Carnavalet), à Maupertuis et à Montfermeil. A propos de l'hôtel d'Uzès, rue Montmartre, reconstruit par Ledoux en 1767, aujourd'hui détruit, Blondel l'accuse d'avoir plagié Leblond et Contant d'Ivry. Ce bâtiment est d'ailleurs intéressant en ce qu'il constitue une sorte de prototype de Bénouville, notamment dans sa façade postérieure. Ledoux n'est pas homme à voir les choses petitement, et son client, le marquis de Livry, se montre de la même trempe.



Bénéficiant de l'appui de Madame du Barry, Ledoux devient Architecte du Roi en 1773 et les commandes affluent. Il est de ceux qui imposent leur style plutôt que de suivre une mode éprouvée, ce qui lui attire à l'envi critiques et jalousies, en particulier celle de Blondel. Admirateur fervent des temples grecs revus par Palladio, il a la conception utopique et philosophique de l'architecture, selon laquelle elle doit apporter un épanouissement à l'homme et à la société, dans un rapport harmonieux avec la nature. Ces idées, l'audace de ses projets parfois irréalisables avec les matériaux de l'époque, ont bien souvent déconcerté ses contemporains, et bon nombre n'ont jamais vu le jour, tandis qu'une partie de ses œuvres ont été détruites, en particulier les Propylées de Paris — ces barrières d'octroi que les travaux de Napoléon III jetèrent presque tous à bas (à l'exception de la rotonde de la Villette, et de la barrière de Denfert-Rochereau) — d'autres restèrent inachevées, telle la « cité industrielle » de la Saline d'Arc-et-Senans. Ce qui subsiste nous permet heureusement d'apprécier le talent de Claude-Nicolas Ledoux et l'aspect précurseur de son architecture, proche souvent des urbanistes modernes.



ci-dessus : portrait de Cl.-N. Ledoux, vers 1782
avec sa fille Adélaïde-Constance
musée Carnavalet

ci-contre : la saline d'Arc et Senans ; la maison du directeur
(cl. Fr. Pougheol)

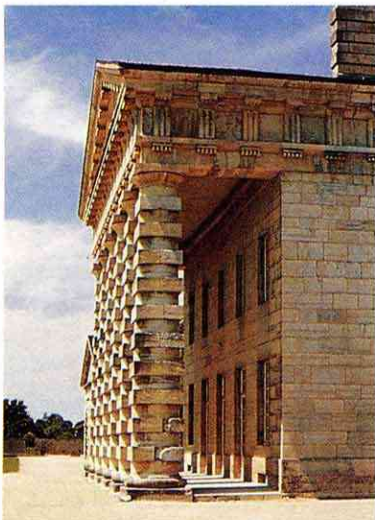
page ci-contre à droite, corps central de la façade sud
du château de Bénouville
(cl. Patrick Rougereau)

double page suivante, colonnade du corps central, détail
(cl. Y. Le Clerc)

Claude-Nicolas Ledoux, fils d'un commerçant champenois, né en 1736 à Dormans (Marne), fit ses études à Paris, au collège de Beauvais où il était boursier. Puis il s'initia au dessin dans l'atelier d'un graveur avant d'entrer à l'école privée d'architecture tenue par Jacques-François Blondel, rue de la Harpe. S'il ne tenta pas le concours de Rome, il reçut du moins les conseils de Louis-François Trouard, qui revenait d'Italie. Il acquit rapidement la maîtrise de son métier. Quoique sans fortune, il sut conquérir les milieux parisiens de la haute finance liée à la noblesse. En 1767, candidat à l'Académie royale d'architecture, il a pour principaux clients Madame de Foucault, le cardinal de Luynes, MM. de Montesquiou, Hocquart de Montfermeil, d'Hallwyl. Il sait intéresser sa clientèle par la présentation de maquettes et s'attache à se faire une réputation. Mais, en début de carrière, il se voit obligé de gagner sa vie en devenant, par l'entremise d'un ami, M. Masson de Courcelles, architecte des Eaux et Forêts, dans le ressort de la maîtrise de Paris : plusieurs fontaines, ponts, églises portent son empreinte. Plus remarquable, la décoration du Café militaire (1762, aujourd'hui au Musée Carnavalet) lui vaut les éloges de Blondel, mais sa réputation fait vite ombre à cet architecte, qui donne alors le ton à la critique d'un style qui s'éloigne de l'ordonnance classique. C'est le débat entre les ordres superposés, tels que les a utilisés Mansart, et l'ordre colossal, préconisant l'usage des colonnes embrassant les étages, qui tend à se répandre au détriment de la première formule. Or, d'emblée, Ledoux a adopté ce style nouveau, à l'hôtel d'Uzès (le salon a été remonté au Musée Carnavalet), à Maupertuis et à Montfermeil. A propos de l'hôtel d'Uzès, rue Montmartre, reconstruit par Ledoux en 1767, aujourd'hui détruit, Blondel l'accuse d'avoir plagié Leblond et Contant d'Ivry. Ce bâtiment est d'ailleurs intéressant en ce qu'il constitue une sorte de prototype de Bénouville, notamment dans sa façade postérieure. Ledoux n'est pas homme à voir les choses petitement, et son client, le marquis de Livry, se montre de la même trempe.



Bénéficiant de l'appui de Madame du Barry, Ledoux devient Architecte du Roi en 1773 et les commandes affluent. Il est de ceux qui imposent leur style plutôt que de suivre une mode éprouvée, ce qui lui attire à l'envi critiques et jalousies, en particulier celle de Blondel. Admirateur fervent des temples grecs revus par Palladio, il a la conception utopique et philosophique de l'architecture, selon laquelle elle doit apporter un épanouissement à l'homme et à la société, dans un rapport harmonieux avec la nature. Ces idées, l'audace de ses projets parfois irréalisables avec les matériaux de l'époque, ont bien souvent déconcerté ses contemporains, et bon nombre n'ont jamais vu le jour, tandis qu'une partie de ses œuvres ont été détruites, en particulier les Propylées de Paris — ces barrières d'octroi que les travaux de Napoléon III jetèrent presque tous à bas (à l'exception de la rotonde de la Villette, et de la barrière de Denfert-Rochereau) — d'autres restèrent inachevées, telle la « cité industrielle » de la Saline d'Arc-et-Senans. Ce qui subsiste nous permet heureusement d'apprécier le talent de Claude-Nicolas Ledoux et l'aspect précurseur de son architecture, proche souvent des urbanistes modernes.



ci-dessus : portrait de Cl.-N. Ledoux, vers 1782 avec sa fille Adélaïde-Constance musée Carnavalet

ci-contre : la saline d'Arc et Senans ; la maison du directeur (cl. Fr. Pougheol)

page ci-contre à droite, corps central de la façade sud du château de Bénouville (cl. Patrick Rougereau)

double page suivante, colonnade du corps central, détail (cl. Y. Le Clerc)









Son époque ne lui rendit pas justice. L'abandon des travaux de Paris, dont il ne put être dédommagé, la Révolution qui faillit lui être fatale, l'incompréhension et le discrédit entraînèrent son déclin. Il mourut le 18 novembre 1806, ruiné et oublié. Il n'est que légitime de redécouvrir l'œuvre de cet architecte, surtout à travers l'une de ses réalisations les plus réussies, l'une de celles également qu'on peut encore contempler telle que Ledoux l'a conçue, sans modifications notables : le château de Bénouville.

Ledoux fut présenté à M. et Mme de Livry en leur hôtel parisien de la rue de la Chaise. Dès la fin de 1768, le chantier est ouvert. Sans avoir encore acquis la notoriété que lui vaudront la protection de Madame du Barry, qui le fit entrer à l'Académie Royale d'Architecture en 1773, et l'audace de ses conceptions, Ledoux sut utiliser l'espace dont il disposait et qui lui manquait pour l'hôtel d'Uzès. Il reproduisit, en l'amplifiant, l'allure générale de cette construction.

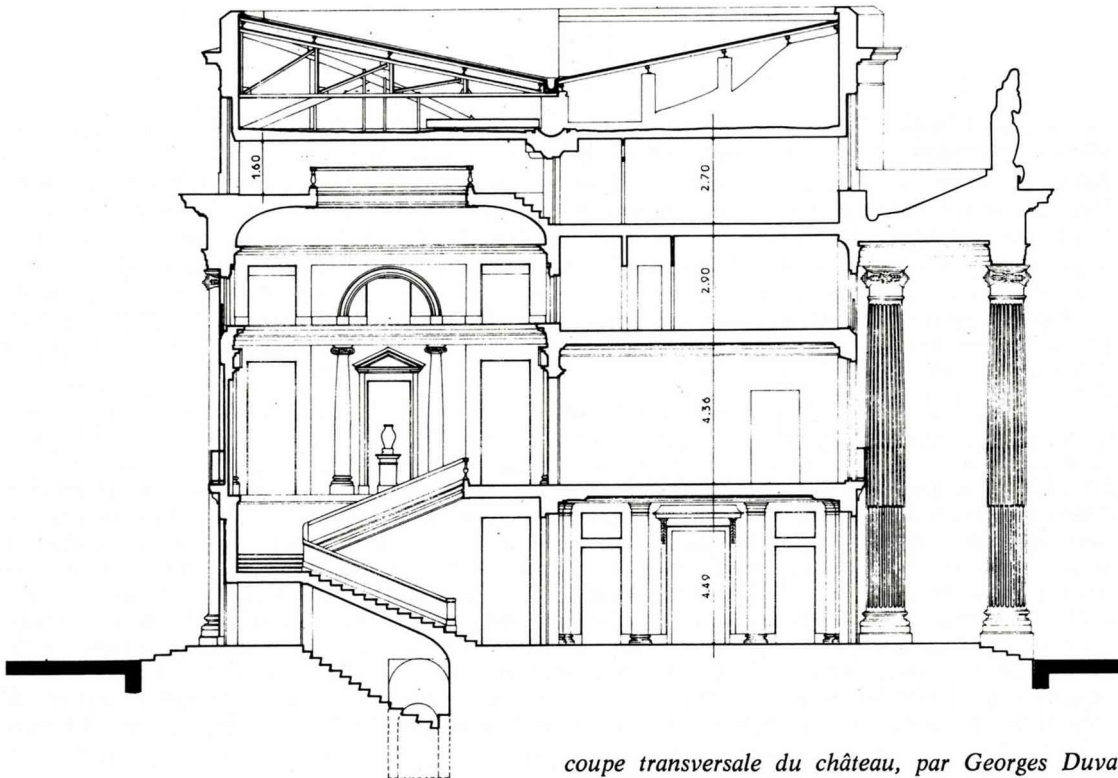
Le château de Bénouville appartient encore à la manière classique de Ledoux. En utilisant les colonnes antiques, l'architecte a gardé un certain académisme, avec le dépouillement et l'intégrité des volumes. Les deux façades sont agencées sur trois niveaux. A l'attique, des bas-reliefs représentent des trophées guerriers, décor commun à cette époque. Ledoux n'avait-il pas travaillé dans sa jeunesse chez un graveur, à des scènes de batailles ? Mais le traitement général des masses reflète une tendance à la composition déjà répandue en Angleterre : abandonnant le principe propre à Mansart de la hiérarchie graduellement ménagée entre les corps latéraux et la dominante centrale, on arrive à une juxtaposition contrastée des volumes élémentaires. Cette évolution, qui s'engage en 1768, Ledoux va la mener à terme en vingt ans. Bénouville bénéficie de l'expérience acquise à Montfermeil et Maupertuis, mais l'architecture est nouvelle : ni mansardes, ni fronton. Un attique dissimule le toit et des chéneaux intérieurs collectent les eaux. Au-dessus de l'entablement, des armoiries sont sculptées en ronde bosse. L'influence anglaise rapportée du voyage que Ledoux effectua vers 1769 se fait sentir, de même que la marque propre de l'architecte, une certaine arrogance qui donne son originalité au château par rapport aux demeures seigneuriales de la région. La décoration extérieure reflète les activités de M. de Livry, qui entretenait vers 1780 une équipe de charpentiers et correspondait avec un fournisseur de clous de bateaux. Son intérêt pour les constructions navales se retrouve dans les six trophées de l'attique, terrestres et marins, où les proues, selon Ledoux lui-même, « sont groupées par l'art avec les panaches ondoyants et les cuirasses resplendissantes ».

page ci-contre chapiteau ionique
de la colonnade du corps central
(cl. Y. Le Clerc)

à droite :
la « rotonde » de la Villette
vestige des barrières
appelées aussi
« Propylées » de Paris
(cl. J. Pougheol)



Toute construction faite à la campagne sur les plans venus de Paris exigeait la présence d'un inspecteur ou d'un architecte d'opération. Le vérificateur Angibeau tint donc ce rôle, et quand, en 1771, le gros œuvre fut en voie d'achèvement, il régla le mémoire du marchand de chaux, Laigne, acheta le bois pour les cloisons chez Joinville et engagea le plâtrier Bosse pour les plafonds. Le carrelage était fourni par Morel, marbrier à Paris, rue Saint-Antoine, la couverture par Jean de Launay, dit Briscade, et Jean Lebas. En 1773, Angibeau quitta le chantier. Fin 1774, l'architecte Joseph Devilliers de Maisonrouge, vint à Bénouville, où il s'entendit avec les hommes d'affaires du marquis de Livry, Faucon, l'intendant, et Pelletier, qui habitait Bayeux. Il prit mesure pour des commandes à Paris : poêles, fontaines, taques de cheminées, épitaphe en marbre noir pour le cœur de l'église. Il fit aussi un plan pour les cour, basse-cour, potager et bosquet, qui n'eut pas de suite. Il n'obtint paiement de 871 livres d'honoraires que six ans plus tard. Au nombre des directeurs, le nom du Caennais Jean-François Gilet est à retenir. Pourvu d'une clientèle essentiellement bourgeoise et conventuelle, il fut l'auteur d'un projet



coupe transversale du château, par Georges Duval

page ci-contre : plan au sol du château, par Herpe (Arch. des monuments historiques)
 en dessous : la chapelle, en voie de restauration (cl. J. Pougeol)

pour le théâtre de Caen. Arrivé à Bénouville en 1778, il nota dans un carnet conservé à la Bibliothèque municipale de Caen, bon nombre d'observations. Il pria Ledoux de lui expédier ses dessins pour les portes d'enfilade du rez-de-chaussée, auxquelles le reste du décor fut ajusté. Pendant trois ans, il se consacra à la décoration intérieure et à l'ameublement. Une certaine autonomie lui était laissée dans le choix des fournisseurs, et c'est l'intendant Faucon qui assurait les paiements. C'est un carrier de Mons qui fournit le marbre des Flandres, tandis que les commandes de lambris sont réparties entre les menuisiers de Caen. La serrurerie est confiée à Bénard, de Caen, puis à Desmazures, qui s'approvisionna chez Delasalle, à Paris. Son mémoire s'élève à plus de 40 000 livres (1).

La pièce maîtresse des intérieurs du château est l'escalier central, l'un des plus anciens du néo-classicisme français, un chef-d'œuvre de Ledoux. Sa cage, rythmée par un ordre ionique sous une coupole à caissons, est majestueuse. Les trois montées sont droites et parallèles, celle du centre portée par des murs d'échiffre conduisant à un premier palier éclairé de quatre fenêtres qui donnent sur le jardin. Aux tournants de la rampe à balustres, des écussons portent les initiales enlacées des Bénouville et des Livry. On gagne le premier étage par deux montées supérieures, portées par des limons volants. Les ornements ont été sculptés par Deschamps, notamment les guirlandes, qui, associées aux chapiteaux ioniques des colonnes, témoignent d'un style encore classique. Il réalisa également les bas-reliefs des Saisons au-dessus des fontaines et des poêles du vestibule.

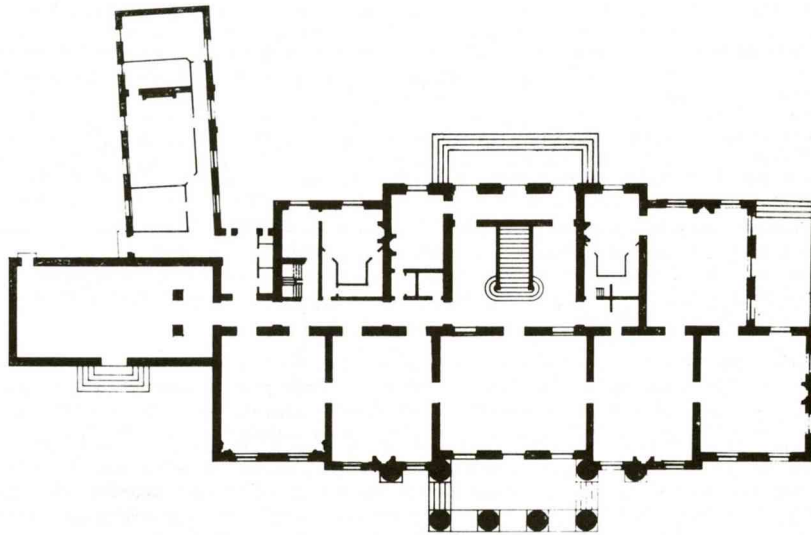
Gilet se chargea des aménagements intérieurs, se conformant aux vœux des marquis de Livry. Madame de Livry choisit un portrait du roi pour orner la salle à manger, entouré d'une bordure esquissée par Gilet. M. de Livry se souciait de sa bibliothèque, garnie d'armoires vitrées et de tringles pour le roulement de l'échelle. La marquise s'attacha au confort de son appartement. Sa chambre fut ornée d'une tapisserie d'un seul tenant, le cabinet de toilette de « papier de fayence ». La porte en coulisse prévue par Ledoux pour l'oratoire ne fut finalement pas retenue. Le chapelain ne fut pas oublié, et des chenets à la grecque furent commandés à Falaise, chez l'orfèvre Grégoire, pour son appartement. Les appartements étaient disposés en fonction des préséances familiales. Ils furent, ainsi que les pièces de parade, ornés de marbres, tapisseries, peintures en trompe l'œil et verres de Bohême. L'ameublement était à la mesure de la somptuosité de la demeure : si quelques pièces d'époque Louis XIII, provenant de l'ancien château, furent intégrés au mobilier, l'ensemble fut réalisé par les plus grands ébénistes de l'époque. On signale notamment des meubles estampillés de Hache et de Georges Jacob. Gilet aménagea la chambre des demoiselles Hélène et Christiane de Livry, ainsi que les combles, où logeaient les serviteurs. L'oculus qui domine la cage d'escalier fut entouré d'un garde-corps par mesure de sécurité. C'est dans ces mêmes combles qu'on a retrouvé une cloche en fonte, de 1711, en provenance de Doux-Marais, aujourd'hui commune de Sainte-Marie-aux-Anglais. Au rez-de-chaussée, subsiste un salon à pilastres ioniques, et au premier, une grande antichambre ornée de boiseries.

La nouvelle chapelle, sur la gauche, fut conçue sur plan circulaire avec une tribune annulaire portée par une colonnade. Son aspect extérieur est moins heureux que celui du château.

Bénouville a fait l'objet de plusieurs études de la part de Ledoux, de 1773 à l'époque de la Révolution. Dans son ouvrage inachevé : « l'architecture considérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation », l'architecte a présenté de nombreuses planches gravées concernant le château de Bénouville : quatre projets différents, d'une exécution soignée, s'inspirant d'une même idée directrice, traduisent l'évolution de l'architecte et son souci didactique d'idéaliser ou d'adopter une œuvre de jeunesse. La dernière version, notamment, porte les caractères du style radical, d'une intrasigeante simplicité, rompant totalement avec le baroque. Le projet de porte du parc de Bénouville, majestueuse entrée encadrée de deux colonnes, préfiguration des pavillons de la Barrière du Trône, à Paris, est resté dans les cartons.

LES VICISSITUDES DE BÉNOUVILLE

En 1793, le château fut mis sous séquestre. Les richesses qu'il contenait, tant en mobilier qu'en décoration intérieure, étaient considérables, mais les Livry avaient vu trop grand. La fortune du marquis, pour importante qu'elle fût, ne suffit plus et quand il mourut, le 10 janvier 1789, il était criblé de dettes. Le « petit château » qu'il avait commandé vingt ans auparavant lui avait coûté la bagatelle de deux millions de livres. Les événements ne contribuèrent pas à assainir la situation financière de la veuve du marquis de Livry. Elle dut se résigner à morceler le domaine, et la solution s'avérant insuffisante, elle vendit la terre et seigneurie de Bénouville à François-Marie Mesnage de Pressigny, ancien fermier général demeurant à Paris, en 1792 ; le mobilier était compris dans la vente (2). Le tout atteint la somme de 1 414 000 livres. Le nouveau propriétaire ne devait pas longtemps profiter de son acquisition. Il fut guillotiné en 1793, laissant un fils, émigré en Autriche, et une fille, Flore, épouse de Richard



d'Aubigny ; ses biens furent mis sous séquestre, et un inventaire détaillé établi par le notaire Mériel. Les anciens concierges furent constitués gardiens des scellés. Le château évita ainsi d'être mis au pillage. L'héritière, Madame d'Aubigny, n'avait pas émigré. Elle contesta la confiscation des biens de son frère et intenta un procès à la Nation en restitution de sa part. Le verdict lui fut enfin favorable, en floréal an VII, et elle put rentrer en possession de la terre de Bénouville, à charge pour elle de reverser à l'Etat la part de son frère émigré, soit 216 000 livres 11 sous, ce dont elle s'acquitta le 6 nivôse an VIII. Depuis lors, le domaine resta dans la famille. A la mort

LE CHATEAU DE BÉNOUVILLE DANS L'ART DU XVIII^e SIÈCLE

Le château de Bénouville s'inscrit comme un manifeste dans l'histoire de l'architecture en cette seconde moitié du XVIII^e siècle. Rompant avec la tradition classique, Claude-Nicolas Ledoux y exprime magistralement une vision nouvelle, où la savante articulation des volumes, soulignée par le raffinement du décor, cède le pas devant la recherche de la forme pure et de la composition fortement affirmée.

L'ampleur du parti adopté s'impose d'autant plus que l'architecte a joué sur les très fortes oppositions entre le parement des murs, parfaitement lisse, et la nervosité du traitement de l'ordre colossal qui règne dans la partie centrale des façades nord et sud. La pierre, et elle seule, est mise au service de la composition qui ne doit subir aucune diversion. Le matériau de couverture se dissimule derrière l'attique, et ôte ainsi au regard la moindre ligne courbe ou oblique qui aurait pu altérer l'orthogonalité des tracés.

La tradition classique encore sensible dans le fronton et le comble brisé du château de Montfermeil s'estompe : l'entablement — qui suit les ressauts des façades et cerne l'édifice en une puissante horizontale — est couronné d'armoiries encadrées de figures en ronde-bosse au-dessus du portique sud, et de reliefs au-dessus de chaque pilastre au nord. Ledoux a retenu de ses projets, réalisés aux châteaux de Montfermeil et de Maupertuis, les leçons palladiennes de l'ordre colossal, traité ici avec le plus grand raffinement : les cannelures sont rudentées au tiers inférieur et les chapiteaux ioniques à balustres portent une guirlande de feuilles de chêne.

L'évidente parenté du château de Bénouville avec l'hôtel d'Uzès, à Paris, élevés tous deux par Ledoux à la même époque, ne saurait faire oublier l'originalité très particulière de l'organisation de l'espace intérieur de la demeure du marquis de Livry. Au-delà du vestibule auquel donne accès le portique, l'escalier d'honneur se déploie sur toute la hauteur du bâtiment pour donner accès à l'étage. Cette position axiale rompt avec la pratique de ce temps qui privilégiait à cet emplacement la relation du salon et des jardins, reléguant l'escalier latéralement. Cette disposition, héritée du XVII^e siècle, plus particulièrement adaptée aux édifices publics — et Ledoux l'illustrera à maintes reprises — ne peut se comprendre en-dehors des options grandioses du commanditaire que l'architecte traitera avec une maîtrise inégalée. L'escalier tournant à deux volées droites se déploie sur le premier niveau de la cage et n'offre d'autre décor que les balustres d'une première volée centrale portée par des murs d'échiffre, desservant la deuxième volée, dédoublée au-dessus du repos. Les lignes des balustres carrés et de la main-courante sont progressivement infléchies pour éviter toute raideur au raccord de chaque volée. A l'étage supérieur, embrassant le second niveau et l'attique, le décor souligne les percements des portes et fenêtres. Chaque face est traitée en une monumentale serlienne, recoupée par la corniche à modillons délimitant l'attique : les pilastres et demi-colonnes ioniques se font face dans la baie centrale, et encadrent le chambranle à fronton des trois niches et de la porte du palier. Dans le plafond porté par une voûte à caissons s'ouvre un oculus entouré d'une balustrade.

L'escalier d'honneur marque fortement la distribution du château : il dessert sur les deux premiers niveaux d'amples corridors longitudinaux donnant accès aux pièces d'apparat côté nord, aux petits appartements entresolés du côté sud. La chapelle — plus tardive — ne pouvait trouver meilleur emplacement dans le prolongement de cet axe médian, côté est : au premier étage, on accède de plain-pied à une tribune portée par deux colonnes toscanes.

Malgré ses vicissitudes, l'essentiel du décor du château de Bénouville a été préservé. Les pièces d'apparat et les chambres ont pour la plupart conservé leurs sols dallés ou parquetés de chêne, leurs alcoves et leurs boiseries ; leurs cheminées de marbres sont presque toutes encore garnies de leur taque de fonte. Les lambris reflètent parfaitement la diversité des commandes passées auprès de plusieurs menuisiers de Caen. Ceux de la grande antichambre de l'étage sont encore empreints d'un évident archaïsme avec leurs feuillages jaillissant d'une volute, tout comme la plupart des simples boiseries des chambres. A l'inverse, c'est sans doute au dessin de Ledoux lui-même que l'on doit l'élégant lambris de hauteur réalisé dans le salon ouest du rez-de-chaussée, aux panneaux scandés de pilastres ioniques cannelés et rudentés, portant des chapiteaux à guirlande de fleurs et de fruits : on y retrouve l'innovation que représente à l'hôtel d'Uzès l'unité et la force de la composition obtenue par la disparition du soubassement.

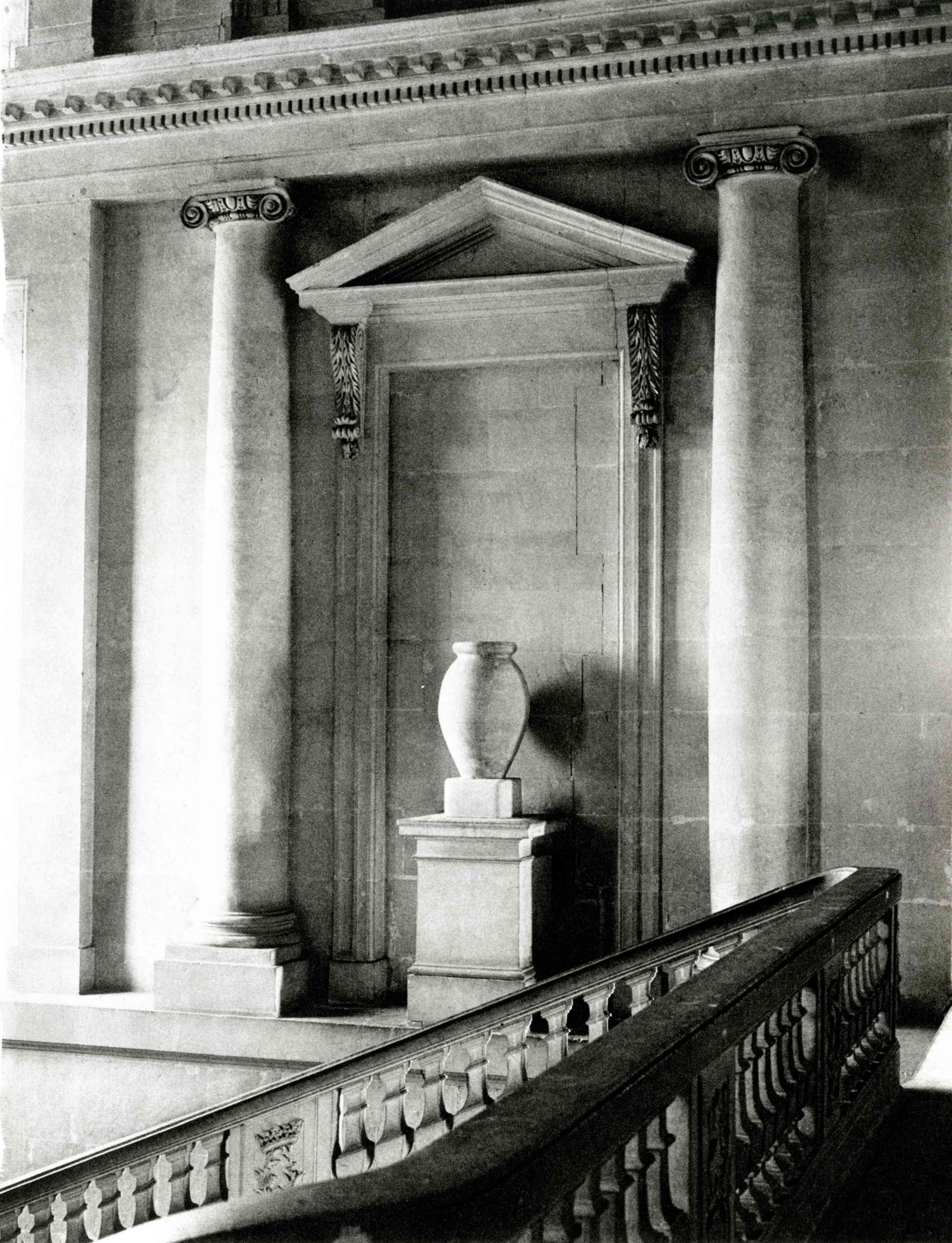
Aujourd'hui, notre vision de Bénouville prend en compte les remises en cause et nouveaux développements que Claude-Nicolas Ledoux donna à cette œuvre, au travers des quatre planches gravées à partir de 1773, et remarquablement étudiées par Michel Gallet (1).

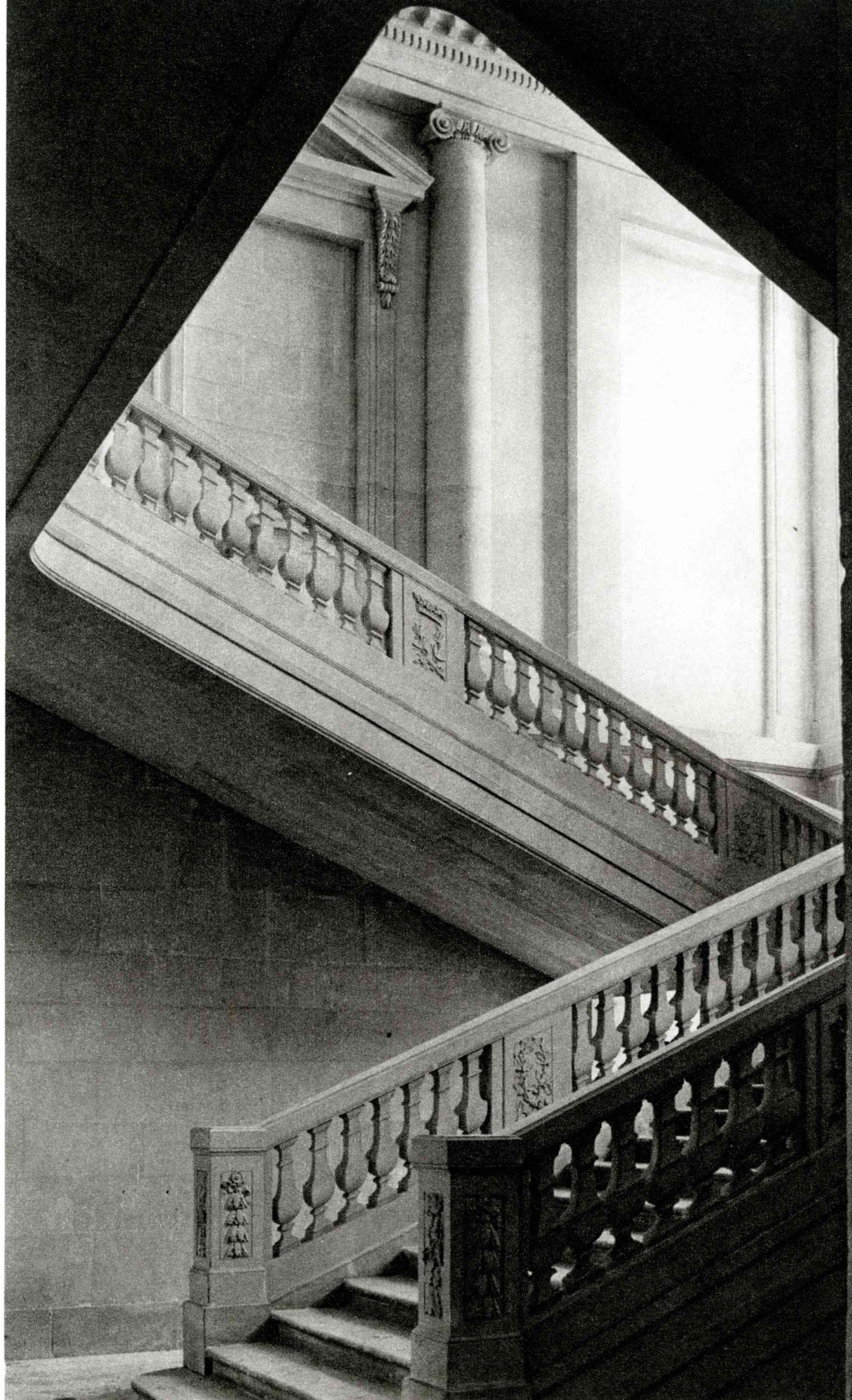
Le château de Bénouville, parvenu presque intact jusqu'à nous, aura donc été pour Ledoux un édifice majeur sur lequel il ne cessa de poursuivre sa démarche novatrice, et reste pour nous le témoignage le plus significatif — et le plus prestigieux — de cette nouvelle approche de l'architecture.

(1) Michel Gallet. « Ledoux » Paris 1980, P. 78.

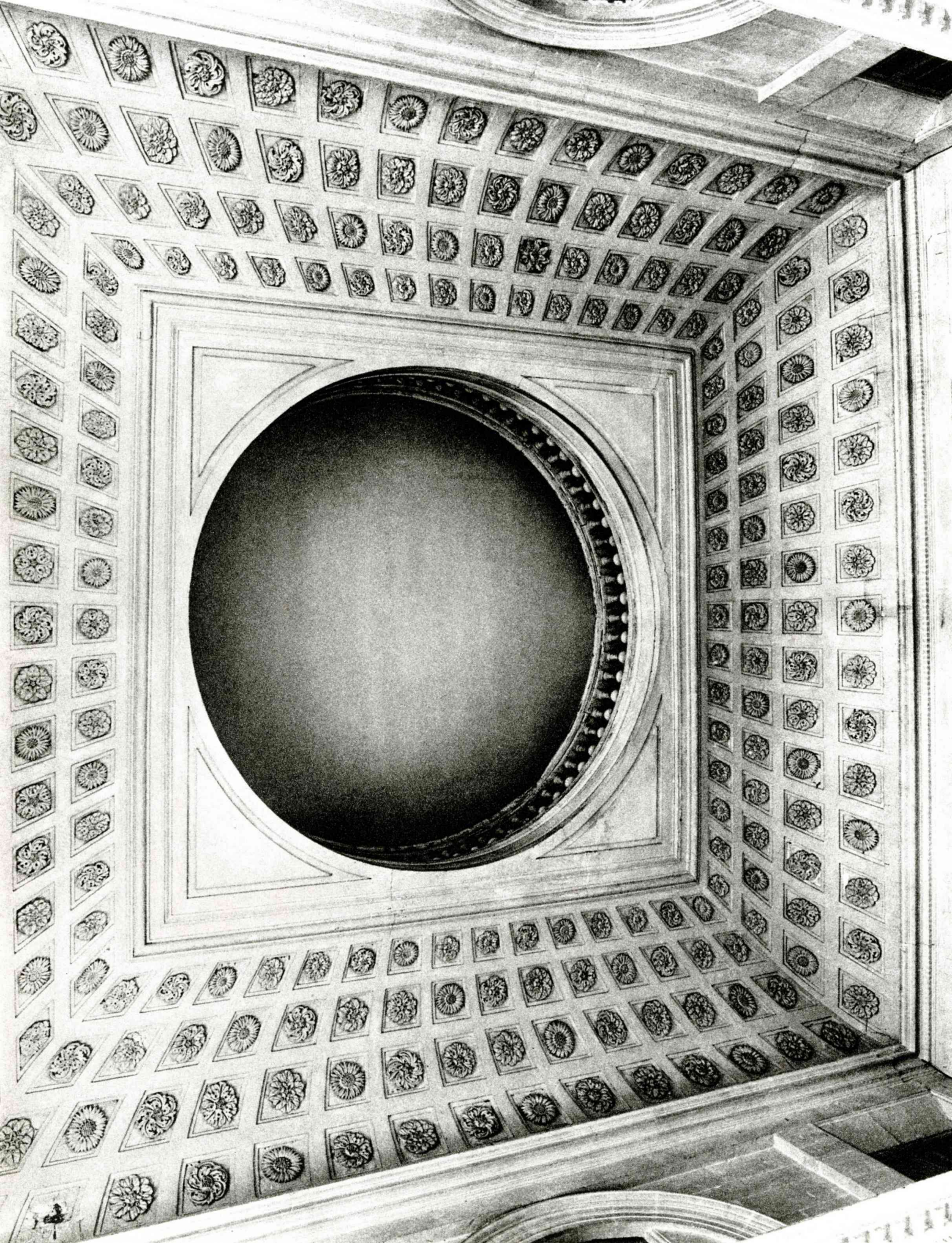
Yves Lescroart, Conservateur Régional
des Monuments Historiques de Basse-Normandie

*ci-contre, niveau supérieur du grand escalier (cl. Y. Le Clerc)
double page suivante : les volées du grand escalier ; à droite cl. Y. Le Clerc ; à gauche cl. J. Pougeol
page 20 : la coupole qui coiffe le grand escalier (cl. Y. Le Clerc)*



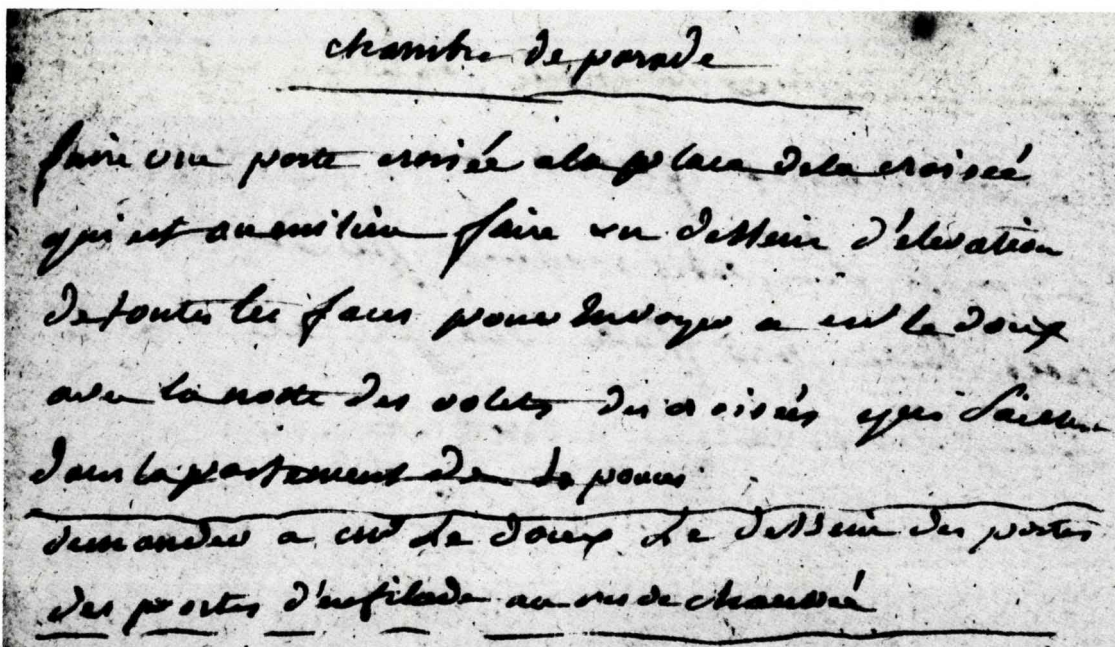






de la baronne d'Aubigny, en 1841, sa fille, la vicomtesse de Janzé, en hérita ; puis, en 1870, le fils de celle-ci, Paul-Louis de Janzé, recueillit à son tour la succession. Il mourut en 1886, et sa nièce, la baronne Le Lasseur, acquit alors Bénouville, pour la somme de 80 000 F. En 1911, la comtesse de Dampierre, fille du vicomte de Janzé, racheta le domaine et le conserva jusqu'en 1927. C'est également en 1911 que la baronne Le Lasseur fit don aux Archives départementales du Calvados de l'imposant chartrier de Bénouville, dont le transport n'exigea pas moins de cinq fortes caisses. Ce fonds considérable, classé sous les cotes F 7536-7626, comprend les archives des familles Gillain de Bénouville et Sanguin de Livry, d'une part, et les titres de famille ou de propriété venus aux précédentes par alliance (Marguerit, Négrier, Repichon). En 1927, la comtesse de Dampierre, accablée par les charges que représentait l'entretien d'une telle propriété, dut se résigner à vendre, et Bénouville échappa de peu à la démolition. C'est le Conseil Général du Calvados, sur l'initiative de son Président, Henry Chéron, et du baron Gérard, qui en fit l'acquisition pour y installer une Maison maternelle, au prix de 690 000 F, par acte passé devant Maîtres Perrotte et Foulon, notaires à Caen, le 21 novembre 1927. Bénouville était au moins sauvé.

Les années qui suivirent apportèrent à Bénouville la reconnaissance officielle, avec l'arrêté du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, en date du 12 décembre 1930, classant le château, la chapelle dont l'autel classique est sans doute contemporain de la construction du château, la balustrade du XVII^e siècle bordant la terrasse ainsi que le parterre nord, parmi les Monuments historiques. Il y a cependant les inconvénients liés à l'utilisation nouvelle : le mobilier dispersé, notamment entre les



note d'une page du carnet de Gilet : demander à Ledoux des dessins pour les « portes d'infilade » de Bénouville

descendants de Mesnage de Pressigny, la décoration intérieure en grande partie disparue, comme les splendides boiseries, les dommages apportés, en particulier à la toiture, aux combats de la Libération, les volumes des pièces modifiés, les vastes salons cloisonnés. Ce constat amena le Département à envisager un programme de restauration du château et une affectation plus conforme au cadre majestueux conçu par Ledoux. La Chambre régionale des Comptes doit y être installée.

Il sera donc possible d'admirer encore le grand vestibule orné de pilastres toscans et de dessus de porte représentant des jeux d'enfants, l'escalier d'honneur, les pièces de réception dont les boiseries seront restaurées, les cheminées d'origine qui subsistent. Quant au mobilier, le Conseil Général du Calvados s'est rendu acquéreur, lors d'une vente aux enchères de Sotheby's, à Monaco, fin 1984, de six fauteuils d'époque Louis XVI, recouverts de tapisseries au point, à dossier médaillon, dont deux à dossier plus large, en bois mouluré et relaqué gris à pieds fuselés. Ces fauteuils, estampillés P. Pluvinet, provenaient du château de Bénouville et avaient été vendus en 1911 par la baronne Le Lasseur. Ils permettront ainsi de remeubler une pièce du château de manière authentique. Il est à souhaiter que d'autres acquisitions permettent de reconstituer le décor d'une œuvre marquante de Ledoux, digne de retrouver tout l'éclat qu'ont voulu lui donner l'architecte et le châtelain de Bénouville.

(1) Voir comptes du château de Bénouville, Arch. dép. Calvados, F 7590.

(2) Voir Arch. dép. Calvados, F 7432 : acte de vente et inventaire du mobilier.

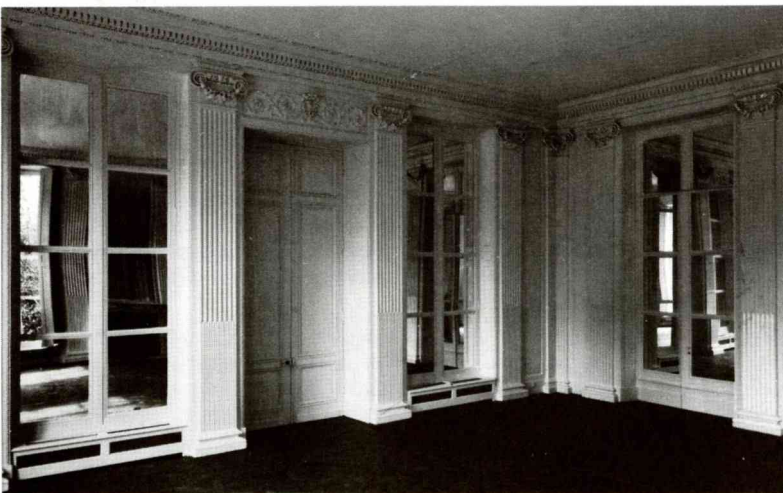
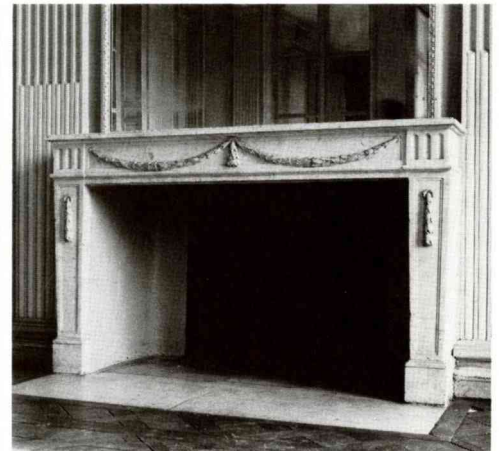
LA RESTAURATION DE BENOUVILLE

Les travaux de restauration ont principalement concerné les façades, dont l'état à la suite des bombardements de 1944 était assez inquiétant, état aggravé par le manque de protection des corniches et des bandeaux et par l'absence de rejointoiement. Après un lavage général par pulvérisation, une réfection des joints, complétée par la mise en place de protections en plomb, y a remédié.

L'occupation par des bureaux de locaux destinés initialement au logement et les surcharges réglementaires imposées (450 kg/m²) posaient des problèmes complexes. Pour les deux derniers niveaux (planchers bas des 3^e et 4^e étages) il fallut se résoudre à la mise en œuvre de planchers en béton armé, ce qui ne posait pas de problème particulier. Il n'en était pas de même pour ceux du rez-de-chaussée et du 1^{er} étage où le décor ne permettait pas d'envisager une solution aussi destructrice : les solives furent donc conservées, leur portée étant réduite par l'insertion de poutres métalliques, mise en œuvre délicate mais réussie grâce à la compétence du charpentier.

La programmation a permis à ces niveaux — rez-de-chaussée et premier étage — de conserver le cloisonnement d'origine sans aucune modification ; les boiseries et les sols ont été restaurés, des lustres et des tapisseries ont été mis en place et permettent de retrouver ainsi l'éclat que ce monument présentait à la fin du XVIII^e siècle.

Georges Duval,
Architecte en Chef des Monuments Historiques.





*fauteuils de Pluvinet rachetés par le Conseil Général du Calvados en 1984 (cl. P. Rougereau)
page ci-contre : le vestibule (en haut à gauche) et l'un des salons (en dessous) (cl. P. Rougereau)
à droite : cheminées (cl. Y. Le Clerc)*

Quelques dates de la vie de Claude-Nicolas Ledoux.

- 1736, 27 mai : naissance de Claude-Nicolas Ledoux, à Dormans (Marne).
- 1749 : boursier au collège de Beauvais, à Paris.
- Vers 1757 : élève de J.-F. Blondel, rue de la Harpe.
- 1762 : décoration du « Café militaire » à Paris.
- 1764 : nommé architecte des Eaux et forêts.
- 1764 : épouse Marie Bureau qui avait pour ascendants deux musiciens de l'orchestre de l'Opéra — ce qui facilite son accès à la Maison du Roi —.
- 1766 : construction des châteaux de Maupertuis et de Montfermeil.
- 1766-1767 : construction de l'hôtel d'Hallwyl.
- 1767-1768 : construction de l'hôtel d'Uzès.
- 1768 : ouverture du chantier de Bénouville.
- 1769-1771 : Ledoux fait plusieurs voyages à l'étranger notamment en Angleterre où il admire l'art néoclassique influencé par Palladio.
- 1771, avril : décision de créer une saline près des villages d'Arc et Senans.
- 1771 : pavillon pour Madame du Barry à Louveciennes.
- 1771, 10 septembre : nommé commissaire du roi aux salines de Lorraine et de Franche-Comté.
- 1773 : château de Louveciennes, pour Mme du Barry.
- 1773 : admis à l'académie d'architecture grâce à la protection de Mme du Barry.
- 1774 : mort de J.-F. Blondel.
- 1774 : Ledoux reçoit la direction des chantiers d'Arc et Senans.
- 1775 : début des travaux de la saline d'Arc et Senans.
- 1775 : voyage à Cassel.
- 1775-1784 : construction du théâtre de Besançon.
- 1778 : l'architecte caennais Gillet travaille sous la direction de Ledoux à Bénouville.
- 1781 : Ledoux rencontre le Grand-duc Paul de Russie.
- 1785 : début des travaux des barrières de Paris.
- 1787 : Ledoux est suspendu de ses fonctions d'architecte des barrières de Paris. — Il est réintégré l'année suivante —.
- 1792, 30 août : mort de Marie Ledoux-Bureau.
- 1794, 8 janvier : Ledoux est écroué à la prison de la Force.
- 1795, 13 janvier : sa libération.
- 1804 : publication de l'« Architecture considérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation ».
- 1806, 19 novembre : Mort de Claude-Nicolas Ledoux.